

Un ponton nommé Désir tiré par un Ford F-150 : reprographie de la vie contemporaine

Patricia Houle

Numéro 166, automne 2020

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94369ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Houle, P. (2020). *Un ponton nommé Désir tiré par un Ford F-150 : reprographie de la vie contemporaine*. *Moebius*, (166), 87–91.

Un ponton nommé Désir
tiré par un Ford F-150 :
reprographie de la
vie contemporaine

Patricia Houle

*whatever man j'ai jamais fait
d'ocaïne juste pour le record*
LOUD

29 décembre 2019
Bar Le Ketch, Sainte-Flavie

wishlist

Avoir une petite maison pâle, rose, mauve, bleue ou orange pastel au bord de la mer entre Sainte-Flavie et Sainte-Luce ;

apprendre à faire quelque chose de nouveau chaque saison : une petite serre avec seulement mes choses favorites dedans, des macarons, la faune, la flore devant moi, des conserves ;

observer le mouvement des vagues et de la glace jusqu'à les connaître intrinsèquement et ne pas laisser la peur m'arrêter, me réveiller calme malgré les cauchemars,

dans le cri du fleuve et nue devant le froid, voir ma peau s'arrachant sur les parois des glaciers qui claquent et se referment sur mes os, et rêver des enfants. que nous ne ferons pas, mais que nous aimerons tout de même ;

en résumé, que l'échec, la beauté et l'érosion fassent partie intégrante du quotidien.

dialogue

— C'est litt un ponton tu peux faire le party sur l'eau
pis comme,

— C'est d'la marde les pontons.

— Haha yea I know.

aparté

Je pense que dans cette histoire tu prendras conscience du poids des oranges mûres, mûres comme l'histoire qu'on n'a jamais digérée, et du point de non-retour de l'accumulation d'articles ménagers fabriqués qui est inversement proportionnelle à la plantation des fleurs, imagine, tous les jours, des bouquets immortels, déposés en silence.

épilogue

Assister à la hausse du niveau de la mer et à l'érosion de ma berge comme un tsunami au ralenti continuer de me réveiller chaque matin pour vivre en connaissance de cause les pieds dans l'eau glacée l'iode et les bourgots qui m'accompagnent paresseusement, m'affaïsser sur le plancher adouci par les microalgues la joue posée dans le coin de la cabine pastel mes pieds qui poussent sans cesse pour inscrire mes épaules dans le mur en décomposition et que se termine enfin ce chapitre anthropocène, là où mes ancêtres se sont installé·e·s il y a des centaines d'années.